

VIRGINIA

C'est par la mer que tout est arrivé.

Le bruit de l'écume, le murmure du vent, le parfum de la pluie, le goût salé des vagues portaient avec eux des brindilles de cerisiers en fleurs et la saveur de la confiture de fraises. Le grondement du tonnerre l'avait ramenée dans ce cottage de Cornouailles, où crépitaient les bûches tandis que les rosiers étaient courbés par le vent. Une lumière d'avant l'orage magnifiait la mer et les gros nuages qui pesaient sur elle.

Elle passait ses journées à lire dans le salon au papier peint fleuri avec ses tasses colorées, ne levant les yeux que de temps à autre pour observer les voiles sur la ligne d'horizon. Le babillage des oiseaux accompagnait la course des écureuils et le temps s'écoulait au rythme du silence, comme un fleuve infini.

Jusqu'à cette voile rouge qui pointa sur le bleu turquoise au crépuscule.

Le lendemain, vers treize heures, on sonna à la porte. Deux vieilles femmes aux cirés dégoulinants de pluie demandèrent à Jane s'il restait des chambres. Jane afficha un sourire et les accompagna à l'étage en faisant grincer le bois des marches. Les deux femmes redescendirent à l'heure du thé. Virginia les regardait déguster leur *cream tea* entre deux lignes, et ces deux femmes aux yeux vifs qui n'arrêtaient pas de se chamailler l'amusaient beaucoup. Soudain elle entendit : « Mrs Dalloway ! Mais c'est mon livre préféré ! Tu te souviens Sara ? J'ai dû le lire une centaine de fois ! » Et Sara d'acquiescer en recouvrant son scone de *clotted cream*. « Ça vous plaît ? » Elle leva les yeux « Ma mère me le lisait lorsque j'étais enfant ». Laura resta comme figée. « Vraiment ? Quel drôle de choix... c'est... » « Etrange, oui. » Elle sourit tristement. Laura l'invita à leur table et toutes trois passèrent l'après-midi à discuter.

Le samedi elle décida d'aller au village à pied. Elle longea la côte ventée, admirant les aplats de vert et de bleu et respirant le soleil de l'après-midi. Quelques nuages étalaient leurs ombres sur la campagne et la mer. Elle s'arrêta au phare : fixer l'instant, s'enivrer des bleu pastel qui se diluaient dans le blanc du sable, sentir les embruns sur ses lèvres, se laisser bercer par le ressac. Oublier. Puis elle retrouva avec bonheur les maisons bigarrées du port et les barques aux bouées roses. Elle s'engouffra dans la petite librairie qui sentait bon les vieux livres et salua Samuel qui l'accueillit en bougonnant. Elle tira des rayons un livre de photos d'époque accompagnées de récits qui avaient façonné le folklore de la région. Intriguée, elle opta pour celui-ci et alla le feuilleter sur un banc face à la mer. Tout à coup, une voile rouge attira son attention : il lui sembla reconnaître Laura, accompagnée d'un homme plus jeune ; elle se mit à crier son nom mais la vieille dame ne l'entendit pas.

Lorsqu'elle rentra, Jane sortait du four une tarte aux pommes dont le parfum emplissait toute la maison. « Belle journée n'est-ce pas ? Dites, ce soir il y a une soirée quizz au village, voulez-vous venir avec nous ? » Elle remercia Jane et accepta. Pourquoi pas après tout ? Depuis qu'elle était là, elle n'était pas beaucoup sortie et avait bien assez profité de sa solitude. David, le mari de Jane, entra dans la cuisine à ce moment-là. « Bonjour Virginia,

comment allez-vous aujourd'hui ? » « Très bien, merci. » « Mmm, ça sent bon ici » « Touche pas, c'est pour les hôtes ! » le disputa Jane en lui donnant un coup avec son torchon à carreaux bleus. « Virginia, vous en voulez une part ? » On entendit du bruit dans l'escalier et deux museaux apparurent dans l'encadrement de la porte. Laura et Sara firent leur entrée, un sourire radieux aux lèvres. « Bonjour Laura, je vous ai appelée tout à l'heure au port mais vous ne m'avez pas entendue ! » « Au port ? » s'étonna Sara « Mais nous ne sommes pas sorties ! » Virginia s'excusa, elle avait dû se tromper. Elle leur proposa de prendre le thé dans le jardin pour profiter des derniers rayons du soleil. Les mouettes criaient en virevoltant au-dessus de leurs têtes. « Mi ricorda l'Italia » soupira Sara. Les deux vieilles dames lui racontèrent leur enfance dans le sud de l'Italie. Elles avaient grandi dans un village de Sicile, au bord de la mer et sous un soleil écrasant qui faisait étinceler les murs blancs recouverts de chaux. L'odeur du basilic et des citrons, le goût de la mozzarella et du poisson frais, les cris des pêcheurs et des mouettes ne les avaient jamais quittées, tout comme la voix de leur mère qui était restée là-bas, au fond de la mer, sous les vagues qui venaient s'échouer à leurs pieds. Leur père les avait alors emmenées en Angleterre, chez une tante brodeuse. C'était l'été 1954. Le dernier. Sara avait dû oublier Enzo, Laura abandonner ses études. La vie avait le goût doux-amer des *granite* à l'amande. Mais les perles et les fils dorés, les tissus de toutes les couleurs, tantôt rêches, tantôt soyeux, glissant sous les doigts, la caresse du satin et celle du velours les avaient aussitôt fascinées. Elles avaient plus tard travaillé pour les plus grands couturiers. Transportée par leurs histoires, Virginia n'avait pas remarqué l'homme qui s'était assis à côté. M. Tilgard le salua de son journal puis s'approcha de leur table. « Mesdames » Elles lui rendirent le bonjour d'un signe de la tête et Laura l'invita à se joindre à elles. M. Tilgard était un homme charmant d'un certain âge, qui venait tous les ans passer quelques semaines au cottage depuis que sa femme était décédée. Elles en profitèrent pour le questionner sur le nouveau pensionnaire. « Il est arrivé plus tôt, je n'en sais pas plus ». Virginia se retourna et tressaillit en reconnaissant l'homme qu'elle avait vu sur le bateau à la voile rouge. Jane sortit à ce moment-là : « Ah ! Permettez-moi de vous présenter notre nouvel hôte, Monsieur Riversale. ». « Enchanté. ». « Et voici Sara, Laura et Virginia. Vous connaissez déjà Edgard je crois. Oh ! Ma lessive ! » Jane se précipita à l'intérieur, et James Riversale, au parfum de cerisier en fleurs, se replongea dans son journal.

À vingt heures, on entendit un cri. Tous accoururent, horrifiés. Il ne manquait que James. Sara était à la fenêtre. En bas, Laura gisait au milieu des roses trémières, un filet de sang au coin des lèvres. Virginia ramassa une photo aux pieds de Sara : les jumelles, adolescentes, jouant avec leur mère sur la plage. Une étrange impression l'envahit. Ce regard de glace flottait autour d'elle, sans qu'elle sache pourquoi. Elle se précipita dans sa chambre, saisit le livre acheté plus tôt. Les visages sépia de la mère au regard de glace et d'un garçon d'une dizaine d'années étaient là, page 96, devant le *Cove Inn*, brandissant la pêche du jour. Mai 1965. Elle montra la photo à Sara, qui se décomposa. « Ce n'est pas possible... » Puis ce fut un murmure. « Je crois qu'il est temps que je vous dise que nous ne sommes pas venues ici par hasard. » Elles avaient vécu au cottage quelques années après leur arrivée puis avaient dû partir précipitamment pour Londres sans pouvoir emporter leurs souvenirs. Laura avait catégoriquement refusé de revenir, elle disait ne pas vouloir ressasser le passé, mais avait finalement cédé. Elle pensait sans doute que plus rien ne resterait. Mais Virginia ne put

réprimer la pensée que la fugacité de la vie n'emporte pas la douleur, qui, comme un vaisseau fantôme condamné à l'immobilité, jette son ancre dans l'éternité. Jane écarquilla soudain les yeux : « le carnet ! » Elle attrapa une boîte posée au-dessus de l'armoire et tendit un cahier à Sara. « Elle a eu un enfant. Cette jeune femme. A seize ans. Elle a eu un garçon qu'on lui a arraché. » Sara l'ouvrit. C'était l'écriture de Laura. « 1954... Oui. On l'avait envoyée en pension cette année-là. Elle m'écrivait tous les jours. Mais... » Les mots couraient sur les pages quadrillées, le flot irrépensible d'un besoin de confier, dire cet amour d'enfance, chérir à l'encre celui qu'elle appelait E.

Sara ne dit rien, mais Virginia perçut que son monde avait chaviré à la vue de l'initiale. Elle ne put s'empêcher de se demander si c'était vraiment la première fois que Sara lisait ces lignes... Un frisson venu de la mer la saisit.

Elle leva les yeux : une voile rouge s'éloignait, laissant derrière elle un parfum de cerisier en fleurs.

« Virginia, c'est l'heure, vous pouvez fermer ! ». Elle sursauta en entendant la voix de M. Tilgard. Le bruit de la mer avait disparu. Les néons de la supérette sombre éclairaient faiblement le carrelage froid et blanc. Un ado aux écouteurs énormes faisait des bulles avec son chewing gum à la fraise. Elle compta sa caisse et l'apporta à M. Tilgard. Elle rentra chez elle à petits pas. Les klaxons, une sirène de police, des gamins qui jouaient à se frapper sur le trottoir. Elle salua Sara et Laura, les concierges, appela l'ascenseur. Il était en panne, elle monta les marches grises jusqu'au sixième étage. Sur le palier, elle trouva Jane ivre morte devant sa porte, sonna. David ouvrit avec un sourire gêné, s'excusa et traîna sa femme dans l'appartement. Comme tous les jours, il avait fait une tarte aux pommes, le dessert préféré de leur fils, qu'ils avaient perdu un an plus tôt. Virginia tourna la clé dans la serrure, ouvrit, fixa le papier peint à fleurs jauni des années 70 qui tombait en lambeaux. James regardait encore une course de voile à la télé. Elle prit le seul livre qu'elle possédait sur le buffet de l'entrée, à côté d'une carte postale de Cornouailles.

Elle s'enferma dans la chambre, s'enroula dans sa couverture au crochet, alluma une bougie bon marché senteur cerisier en fleurs et ouvrit le livre.

« La paix descendait sur elle, le calme, la sérénité, cependant que son aiguille, tirant doucement sur le fil de soie jusqu'à l'arrêt sans brutalité, rassemblait les plis verts et les rattachait, en souplesse, à la ceinture. C'est ainsi que par un jour d'été les vagues se rassemblent, basculent, et retombent ; se rassemblent et retombent ; et le monde entier semble dire : "Et voilà tout" »